

Québec français



Une histoire d'élève et de prof Petites anecdotes d'un parcours scolaire pas encore terminé

Julie Roberge

Number 157, Spring 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Roberge, J. (2010). Une histoire d'élève et de prof : petites anecdotes d'un parcours scolaire pas encore terminé. *Québec français*, (157), 24–26.

Une histoire d'élève et de prof

Petites anecdotes d'un parcours scolaire pas encore terminé

par Julie Roberge*

Tout le monde a une matière préférée à l'école. Le cours d'arts plastiques parce que le prof vous a fait découvrir le dessin au fusain ? Le cours de physique parce que c'est là que vous avez compris les oscillations des sons de la musique ? Le cours d'histoire parce que le prof vous en racontait justement une, une belle histoire ? Moi, mon cours préféré, c'était français. Ce que je ne savais pas, c'est que cet intérêt allait me mener un jour devant la classe. Je suis aujourd'hui prof de français et je pratique le plus beau métier du monde : l'enseignement. Voici mon histoire...

De belles années au primaire

Quand j'étais jeune, j'ai beaucoup plus « joué à l'école » que « joué au docteur ». Je me faisais des listes de classes fictives, je plaçais mes toutous sur des chaises, au sous-sol chez ma mère, je prenais les présences, je donnais des devoirs, je les faisais au nom de chacun de mes toutous, je les corrigeais à grands coups de crayon rouge et je donnais des notes étalées entre zéro et cent au nom de la diversité des talents des toutous de ma classe. Jeu d'enfant ou destin ?

Ma première « maîtresse d'école » s'appelait Jacqueline Litslair. Je fais probablement une erreur dans l'épellation de son nom. C'était une Française et surtout, ma professeure de maternelle. Le premier contact avec l'école, une demi-journée à la fois. Il me semble avoir aimé cette rencontre avec l'école. Une chose est sûre : l'inusable poupée de mon amie Hélène s'appelle Jacqueline, à cause de madame Litslair, c'est tout dire. *Julie ? Qu'est-ce qu'Hélène va penser si tu parles de sa poupée dans ton texte ?*

J'ai de beaux souvenirs de mon cours primaire. C'est Rita Lefebvre qui m'a montré à lire, à écrire et à compter. Dans mon souvenir, elle était déjà vieille, quand

j'étais en première année. Madame Lefebvre, c'était une vraie prof de première année. Les petits, c'était ses Petits.

C'est cependant à Mariette Aujolat que je dois les plus grands bonheurs de mes années au primaire. C'était une enseignante dynamique et généreuse. Elle était vraiment « réforme », trente ans en avance sur le ministère de l'Éducation ! À chaque vendredi, on avait le « Conseil de la coopération » où on nommait le président pour la semaine à venir et où on réglait les pépins de la semaine qui se terminait. Pour apprendre, on vivait des projets. On a passé le mois de janvier, entre autres, à faire des concours de calcul mental (que je perdais, je n'ai aucun talent en mathématiques !) sur le modèle du ski alpin ou du hockey. Un autre mois, c'était la découverte du monde : j'ai gardé très longtemps mon passeport de fausse citoyenneté portugaise que j'avais fabriqué. J'ai surtout gardé un souvenir impérissable de cette année-là... ce que j'ai eu la chance de dire à ma maîtresse de troisième année alors que j'ai osé aller la déranger dans son jardin il y a une douzaine d'années.

Un secondaire plus cahoteux

Mon passage au secondaire a été moins reluisant, disons. J'avais des notes on ne peut plus ordinaires, entre 60 et 75, moi qui avais connu les 80 et 90 au primaire. J'ai détesté les mathématiques, haï profondément la chimie... et pas fait de physique ! Je pensais que ça ne servait à rien ! C'est à Claudette Ayotte et Denise Brunette que je dois mes études secondaires pas tout à fait ratées ! Madame Ayotte a été ma prof de français en 4^e secondaire. J'ai adoré ce prof-là parce qu'elle était exigeante et, surtout, parce qu'elle a cru en moi. J'avais commencé l'année dans son groupe de « régulier » et, voyant mon intérêt et mon talent en français, elle est allée demander au directeur de l'école la permission de me

« monter » dans son groupe « d'enrichi ». Merci, merci, merci, madame Ayotte.

Denise Brunette n'a pas été ma prof. Elle était prof de maths en 2^e secondaire et je l'ai connue alors que j'étais en 5^e secondaire. Elle était la responsable de la vie étudiante. J'ai fait partie de l'équipe du journal étudiant, de l'album des finissantes et du spectacle amateur. Je restais régulièrement après l'école pour travailler au journal... ou pour jaser avec Denise. Elle avait 38 ans, j'en avais 15. Elle avait confiance en moi au point de me faire des confidences sur sa vie privée. J'ai profondément aimé cette femme-là parce qu'en tant qu'adulte, elle a cru en la jeune fille que j'étais.

Un cégep globetrotteur

Je suis entrée au cégep. En sciences humaines. J'ai profité de ces trois ans-là pour me chercher un peu... et me trouver un peu aussi. Je voulais être journaliste. J'ai donc fait des cours de politique et d'histoire, des cours de français, de la philo, de la bio, de la psycho et des cours de maths que j'ai coulés. C'est la vie. (Dire que le prof qui m'a enseigné ces maths-là est maintenant un de mes collègues !!!). J'ai aimé des profs, été indifférente à d'autres. Après trois sessions, changement de cap : je pars dans un autre cégep pour étudier en musique. Je fais deux semaines. Je reviens à mon cégep d'origine et je vais voir mon API : « Est-ce que je peux revenir ? ». Je finirai finalement mon DEC en sciences humaines en cinq sessions... plus un cours de maths à ma 6^e session !!!

Et qu'est-ce que je fais maintenant avec mon DEC ? J'ai encore l'idée d'être journaliste : j'aime les communications. Je fais une demande à l'UQAM. *Julie ? Où avais-tu la tête ? Avec la cote Z (l'ancêtre de la cote R) et la moyenne générale que j'avais... Aucune chance. J'avais quand même été acceptée en économie. Économie ? Moi qui compte sur mes doigts ? Julie ? Qu'est-ce qui*

t'a pris de faire une demande en économie ? Tsss... J'ai passé mon tour. Pendant un an, j'ai fréquenté le marché du travail, espérant y trouver la réponse à une autre question que je me posais : qu'est-ce que je ferais dans la vie ? Pendant un an, j'ai été caissière dans une caisse populaire. J'ai adoré. Le contact avec les gens, l'impression d'être utile, les horaires stricts mais qui ne finissent pas toujours à la même heure. Et un peu d'initiative encouragée par le patron. Mais j'avais besoin d'un autre défi. En février, j'ai refait ma demande en communications à l'UQAM. Julie ? T'as du temps à perdre... Mais mon deuxième choix était plus sensé : enseignement du français. J'aime les jeunes, j'ai été animatrice chez les scouts. J'aime le français. J'aime les défis. J'aime les horaires décousus. J'aime créer. J'aime aider les autres. J'aime parler et animer. Je me reconnais des qualités de leader, d'organisatrice. C'est après cette introspection que j'ai faite à 19 ans que j'ai pu choisir avec plus d'acuité.

Enfin l'université

J'ai donc choisi d'étudier pour être prof de français. Quelle mission !, me direz-vous. Oui. Et je l'ai choisie, cette mission. Avec les talents que j'ai, je n'aurais pas pu être prof de mathématiques ou de sciences, c'était d'une grande évidence. J'aurais pu être prof de sciences humaines ou de langue seconde. Mais j'ai choisi le français langue première.

Lors de mon dernier stage, les profs de l'école m'avaient affectueusement

surnommée Notre-Dame des Écoles, en me disant que j'avais la fibre du prof, que j'irais loin dans le métier. Pour moi, ces stages ont été une révélation : j'étais bien dans une classe, devant un groupe d'une trentaine de jeunes à stimuler, à éveiller, à faire rire et à calmer. J'ai passé quatre ans de ma vie à recevoir et à me créer une formation de bachelière en enseignement du français langue première au secondaire. J'avais 23 ans quand je suis sortie de l'Université avec mon baccalauréat en poche et je savais... non. Je ne savais pas que j'aimerais ça à ce point-là. Parce que ce n'est pas dans la première année d'enseignement qu'on tombe amoureux de ce métier-là.

Au moment de terminer mon bac, je me disais que je ferais de la suppléance pour quelques années, les postes de profs étant rares à la fin des années quatre-vingt, ce qui n'est absolument pas le cas ces années-ci : vous aurez du travail à la fin de vos études en enseignement !

Premières expériences d'enseignement

Mon premier travail de prof... n'était pas tout à fait un travail de prof. Enfin, si. J'ai été correctrice pour le ministère de l'Éducation : j'ai passé une partie de l'été à corriger presque 1 000 textes argumentatifs produits par les finissants de 5^e secondaire. Ça a été une expérience révélatrice dans ma vie de pas-encore-tout-à-fait prof. Je me suis rendu compte avant même d'enseigner « pour vrai » que j'aimais corriger ! Je garde de cet été-là un excellent souvenir, à cause

des collègues de travail, mais surtout parce que j'ai eu la chance de savoir, avant même de commencer à enseigner, ce qu'étaient capables de produire les élèves de 17 ans.

Cette expérience m'a été fort bénéfique : j'ai été engagée dans un collège privé, l'automne suivant, pour enseigner à deux groupes de 5^e secondaire ! J'allais devenir un vrai prof ! Un vrai de vrai prof de français. J'avais étudié pour ça, j'allais devenir « ça ». Je me souviens encore de mon excitation quand, au bout du fil, le directeur du collège me disait qu'il me faisait confiance parce que j'étais jeune, parce qu'il avait senti que j'avais du potentiel, parce que j'étais une fille du coin. Je suis allée faire quelques achats de vêtements pour « avoir l'air d'un prof » et j'ai replongé dans le programme d'enseignement du français de 5^e secondaire avec un certain plaisir... et beaucoup, beaucoup de papillons dans l'estomac. On était fin août. Je rencontrais « mes » classes dans les premiers jours de septembre. J'étais un peu paniquée devant les responsabilités qui allaient désormais être les miennes. Qu'est-ce que j'ai mal dormi dans les nuits qui ont précédé ma toute première rentrée comme prof ! Qu'est-ce qui m'a pris de vouloir être prof ? Julie ? Prends une bonne grande inspiration et essaie de te détendre... Tu as besoin de sommeil...

Le matin de la rentrée des élèves, la surveillante m'interpelle alors que j'entre au collège par la porte principale : « Les élèves doivent rentrer par la porte de derrière ! » « C'est juste que je ne suis pas



une élève : je suis le nouveau prof de français de 5^e secondaire... » « Oh! S’cusez, madame... ». Comment est-ce que j’allais installer mon autorité si la surveillante me prenait pour une élève ? Ce n’était sûrement pas mon âge qui allait me donner une crédibilité à toute épreuve ! Il me fallait leur montrer de quoi j’étais capable !

Jour 1, première période. Premier groupe. Premier tout. Premier coup de cœur. Ils sont tous là, ils m’attendent avec une brique, un fanal et toute la fougue de leurs 16 ans. Va falloir les apprivoiser.

Jour 1, quatrième période. Deuxième groupe. Autre coup de cœur. Ils sont tous là. Pas de brique ni de fanal. Parce que l’autre groupe leur a parlé : « On avait juste hâte de vous voir la binette ».

Ça me prendra quelques semaines pour réaliser que je suis « quelques jours » en avant des élèves. Mon matériel, même si j’ai un manuel que je peux utiliser, sera toujours prêt à la dernière minute. En 1989, on n’avait pas le support technologique qu’on a aujourd’hui. À l’école, il y avait un seul ordinateur dans la salle des profs pour 20 utilisateurs potentiels. Dans ces conditions, je me donne un but : arriver vivante le 23 juin. Je croule sous les préparations de cours, sur les lectures à faire, sur les corrections qui s’empilent à une vitesse

folle sur mon bureau... et les cours que j’ai à suivre le jeudi soir.

Ah oui : parce que j’ai décidé de continuer ma formation. Je suis inscrite à la maîtrise en linguistique, option didactique du français, à l’UQAM. *Julie ? Tu ne trouves pas que tu aurais pu attendre un peu ? La nouvelle job, c’était pas assez ?* Ma formation au baccalauréat avait été agréable, mais je sentais que j’avais envie de pousser un peu plus loin mes connaissances, de me poser des questions pédagogiques et d’essayer de trouver des réponses.

Première année en enseignement. Ouf. Je suis arrivée vivante au 23 juin. Au dernier cours de l’année, Martine, une de mes premières « anciennes élèves », me demande : « Julie, est-ce qu’on pourrait correspondre ? Est-ce qu’on pourrait s’écrire, s’envoyer des nouvelles ? ». J’ai trouvé ça tellement touchant ! Ça y était : j’avais réussi à établir un premier lien avec une élève qui allait dépasser le rectangle de la classe et les rangées de pupitres alignés. Ça fait maintenant 18 ans que Martine et moi, on s’envoie des nouvelles à Noël ou à nos anniversaires. Quand je pars en voyage, je lui expédie une carte postale. Et vous savez quoi ? Martine est devenue prof de français langue seconde... Ça me fait sourire, quand j’y pense.

Première année en maîtrise. Ouf. Le désastre. Je dois ma survie au 2^e cycle à un autre prof qui a cru en moi. Les cours de maîtrise, ça n’a rien à voir avec les cours du bac ! Rien. R-I-E-N. *Julie ! Arrête, tu vas leur faire peur ! Mais non, je veux juste leur dire comment moi, je suis passée à travers !* J’avais des lectures à faire à toutes les semaines, un prof qui remplissait toutes les minutes de ses trois heures de cours et tous les centimètres du tableau, des travaux qui me demandaient de réfléchir comme jamais je n’avais réfléchi avant, des examens qu’on avait tous peur de couler (et qu’on coulait !). C’est à Robert Papen que je dois cette angoisse... et ma persistance à la maîtrise. Malgré mes faibles résultats scolaires, il a su reconnaître mes capacités.

Heureusement, mes deuxièmes années d’enseignement et de maîtrise ont été moins épiques. C’est à Clémence Préfontaine que je dois mes plus grands bonheurs en maîtrise. Madame Préfontaine, c’est la tornade, le tsunami, le tremblement de terre, le volcan. Ça fait trois heures que je la connais : on termine le premier cours de la session. J’aboutis devant son bureau de prof, devant de la classe : « Clémence, je voudrais prendre un rendez-vous avec toi. Je veux que tu deviennes ma directrice de mémoire de maîtrise ». Ce que je ne sais pas ce soir-là, c’est qu’elle terminait ses trois premières heures comme professeur d’université. Dans notre cas, ce fut un coup de foudre. D’abord professionnel. Puis amical. Clémence a été mon prof, mais elle est maintenant une collègue et, surtout, une amie. Comme quoi...

La troisième année passe. Je quitte momentanément l’enseignement et le Québec pour m’établir en France pour un an pour aller faire ma scolarité... de doctorat ! Quoi ? *Julie ? Es-tu tombée sur la tête ? C’est pour les rats de bibliothèque, ça ! Pas pour les filles ordinaires comme toi !* Oui. Clémence Préfontaine m’avait mise au défi : « Tu devrais faire ton doctorat pour pouvoir enseigner aux futurs profs. T’imagines ? Toute la passion que tu mets dans ton métier, tu pourrais la transmettre à d’autres profs en formation... ». Le défi est intéressant, je l’avoue. Mais un doctorat ? J’ai réfléchi... et je suis partie. □

NOUVELLES DES SECTIONS QUÉBEC

En 2009, la section de Québec prenait en main l’organisation du congrès annuel de l’AQPF. Il va sans dire que cette tâche colossale a monopolisé toutes les énergies bénévoles de notre section dans les six mois qui ont précédé les quatre journées d’activités. Même si certains éléments d’ordre organisationnel (désistement de dernière minute des animateurs, ce qui agace toujours les personnes inscrites au congrès, temps d’attente aux ascenseurs, qui devrait être réglé pour 2012 parce que le Concorde les remplacera tous d’ici deux ans), nous sommes très satisfaits de la réponse obtenue à notre invitation et de la façon dont les activités du congrès se sont déroulées. En tout, 814 personnes se sont inscrites au congrès de Québec, dont 139 qui ont participé au précongrès. Cette forte participation montre à quel point l’engagement de l’AQPF dans la formation continue est précieuse tant pour les enseignants de français que pour les conseillers pédagogiques. Les échanges positifs que nous avons eus avec les différents participants au cours du congrès suffisent à justifier notre engagement dans une telle entreprise. Il restera néanmoins toujours des points à améliorer et à peaufiner et tous les membres de l’AQPF peuvent être certains que nous prenons à cœur les commentaires reçus au terme du congrès et que nous les partageons avec les autres sections dont celle de Montréal qui prend en charge celui de 2010. Au plaisir de vous recevoir à nouveau en 2012 ! □

Érick Falardeau
Coordonateur du comité organisateur
Congrès 2009 de l’AQPF

* Professeure de français, Cégep André-Laurendeau